

Olivier Gourmet, 39 ans, prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans «le Fils», son troisième film avec les cinéastes belges.

## L'homme des Dardenne

**D**ix années durant, il a été le meilleur acteur du théâtre belge. D'ici peu, il sera le plus recherché du cinéma français. Le jury du dernier festival de Cannes lui a décerné le prix d'interprétation masculine pour son rôle – son troisième d'affilée chez les Dardenne – dans *le Fils*, où il incarne un patron menuisier fasciné par le meurtrier de son enfant, un apprenti en réinsertion. Si Gourmet impressionne et enchaîne vingt rôles en cinq ans, c'est qu'il semble donner une épaisseur à n'importe quel personnage. Son physique est passe-partout, voisin, cadre, artisan, prof, inspecteur, patron de bar, son strabisme corrigé par une solide paire de lunettes, sa stature costaute, son ventre arrondi. Il a une bonne tête. «Ton visage nous intéresse, il donne envie d'aller prendre un verre avec toi», lui ont dit les Dardenne avant le tournage de *la Promesse*, en 1995. Et pourtant, cette rusticité plus vraie que vraie est un travail de tous les instants, quinze ans de labeur rigoureux, autant que le fruit d'une existence ancrée dans une Wallonie profonde où Gourmet a toujours vécu. Et vit encore à 39 ans.

Mirwart, dans les Ardennes belges: ses collines boisées, ses 124 habitants, son hôtel coquet, papier peint et rideaux à tous les étages. C'est à l'hôtel Beau Site que madame Gourmet, propriétaire des lieux, et ses deux enfants, attendent leur acteur de mari et de père. L'hôtel est dans la famille depuis les arrière-grands-parents, la dernière génération s'y est installée il y a quatre ans. «Je m'y sens bien, explique Olivier Gourmet. Ce n'est pas du provincialisme ni du villagisme, mais un instinct animal, comme un chien qui va toujours dans le même coin. Je me retrouve au calme, avec les miens, entre les tournages.»

Mais la fable ardennaise a son revers, directement hérité de l'enfance. «Je me présentais mal, en siège», dit-il, rigolard, pour illustrer cette entrée dans la vie le cul entre

deux chaises: la mère à Mirwart, trimant à l'hôtel, et le père quinze bornes plus loin, maquignon et éleveur. La ferme était au centre de la vie paternelle, le reste passait après: tant l'hôtel de l'épouse que les trois enfants, utiles à l'étable en semaine, aux cuisines le week-end. Olivier, l'aîné, était en première ligne: «*Toute ma famille était dans le travail, pas dans la culture. Je suis un autodidacte et j'ai dû combler les vides. L'avantage, c'est que ma curiosité était énorme, à la mesure de ma naïveté. Dans un village, on rencontre des milieux très divers, c'est un microcosme très varié. Et à l'hôtel, on voyait les autres vivre. Cela représente une bonne réserve d'histoires.*»

Ses «humanités», l'adolescent les passe au collègue de Bure, bourg voisin, catholique et sévère. «*J'étais costaud, je sentais parfois l'étable, on m'appelait "le bœuf", et je louchais, avec un cache sur mes lunettes*», se rappelle-t-il, souvenir cruel. La révolte du «bœuf» sera de faire rire les copains. C'est là que naît sa vocation saltimbanque. Pour la fête de la Saint-Nicolas, le prof de français lui demande de jouer dans le spectacle de la classe. «*Je me suis retrouvé dans le rôle d'un type qui dort et se réveille en hurlant "maman!"*». Franc succès et répétitions tous les mercredis. «*C'était un défouloir, un plaisir d'ado en révolte.*» Il décide pourtant d'en faire son métier. Colère du père, qui perd son aîné pour la ferme et refuse de payer ses études quand il apprend sa destination, à 19 ans: le Conservatoire de Liège. La scène lui apparaît comme un défouloir comique, une réserve de non-sens. «*Ce fut le mérite de*

*mes profs du Conservatoire, reconnaît-il, de casser ce personnage de rigolo. Ils m'ont appris l'importance d'un auteur et l'idée que l'acteur doit s'y soumettre. Le travail à Liège ne visait jamais à la performance, mais à servir le propos.*» En deux ans, il sort premier prix du Conservatoire: avec Proust, Feydau, Tchekhov comme auteurs fétiches. Dans la foulée, il part pour Paris, en octobre 1986, «*pour voir Chéreau.*» Il loge à la cité universitaire et suit, en attendant une audition à l'école du Théâtre des Amandiers, les séances du cours Florent. Quand Chéreau annonce qu'il arrête son école, Gourmet, déception passée, retourne à Liège où, au Théâtre du Parc, il débute dans *le Mariage de Figaro*. Sa carrière belge se déroule sans interruption, écumant les salles et les rôles, de Vitrac à Claudel, de Molière à Racine, de Brecht à Pirandello. «*Je dois être l'acteur qui a le plus bossé en Belgique, sur dix ans*», commente

Gourmet, fier de cet apprentissage à la dure. C'est en décembre 1994, au jury du Conservatoire de Liège, qu'a lieu la rencontre décisive avec un cojuré sur la même longueur d'ondes, Jean-Pierre Dardenne. Les frères cinéastes vont voir Gourmet dans *la Mère* d'après Gorki. Ils en sortent sans hésitation: il sera le père de *la Promesse*, Roger, odieux trafiquant de main-d'œuvre immigrée, mais vrai personnage complexe pour l'amour qu'il porte à son fils.

Tournage à l'automne 1995, présentation à Cannes en mai suivant: le film est remarqué, Gourmet presque autant. Une nouvelle vie commence: «*Au théâtre, je m'émoussais.*» Avec dix ans de retard, un rêve se concrétise: Chéreau remarque l'acteur dans *la Promesse* et l'engage pour son nouveau film. «*Il m'a regardé des pieds à la tête, puis m'a fait: "je vous ai suffisamment vu. Vous commencez tel jour à telle heure..."*». Les personnages, dès lors, se multiplient: Bernard dans *Ceux qui m'aiment prendront le train*, le dépanneur dans *Cantique de la racaille*, le proviseur dans *J'adore le cinéma*, Jean-Claude dans *Peut-être*, Casteldi dans *Sauve-moi*, Gérard dans *le Lait de la tendresse humaine*, Fabien dans *De l'histoire ancienne*, Marchand dans *Sur mes lèvres*, Faivre dans *Peau d'ange*, l'avocat dans *Une part du ciel*... L'énumération est plus parlante qu'un discours.

Olivier Gourmet infiltre dans un film beaucoup de la vie des petites gens: ce qui appartient à tous, en une scène ou deux, envahit l'écran.

En recevant son prix, à Cannes, Gourmet, rayonnant, trahissait une immense satisfaction: pas d'arrogance mais la reconnaissance artisanale du travail. On y sentait aussi quelques craintes, car cette récompense oriente illico un acteur vers le haut de l'affiche. «*J'ai peur d'une carrière obligée. Ce qui m'inspire, ce sont les seconds rôles, tragiques ou comiques. Avec ce prix, qui va me les proposer?*» Gourmet coupé de la base se trouverait mis en doute. Alors, les cinéastes

n'ont qu'à se montrer plus ambitieux: avec lui, il faudra construire le film entier autour du «second rôle». Hanecke et Podalydès, avec qui il vient d'enchaîner deux films, disent avoir été stimulés par ce défi de l'authentique que lance Gourmet à toute caméra s'approchant de lui. A voir. Avec les Dardenne, on a vu. «*Olivier Gour-*

*met, son corps, sa nuque, son visage, ses yeux perdus derrière ses verres de lunettes. Nous ne pourrions imaginer le film à partir d'un autre», ont-ils confié. Le Fils lui a donné un rôle qu'il a pris à bras-le-corps: au sommet de son art modeste ●*

**ANTOINE DE BAECQUE**  
photo **DENIS DARZACQ**

**OLIVIER  
GOURMET**

**EN 6 DATES**  
1963  
Naissance  
à Namur  
(Belgique).  
1985  
Premier  
prix du  
Conservatoire  
de Liège.  
1987

Commence  
au Théâtre  
du Parc,  
à Liège,  
dans «le  
Mariage  
de Figaro».  
Dix ans  
durant,  
il se  
multiplie  
sur les

scènes  
belges.  
1995  
«La Pro-  
messe»,  
des frères  
Dardenne,  
le révèle  
pour son  
premier  
grand rôle  
au cinéma.

1999  
«Rosetta»,  
des  
Dardenne.  
2002  
Prix  
d'inter-  
prétation  
au Festival  
de Cannes,  
pour  
«le Fils».